

RACHID EL-DAÏF

La Minette de Sikirida

*roman traduit de l'arabe (Liban)
par Lotfi Nia*

*ACTES SUD/Sindbad
L'ORIENT DES LIVRES*

Radwân surveillait sa mère, Sikirida, et lui interdisait de recevoir des hommes à la maison. Chaque fois que ses camarades le raillaient, en le surnommant Fils des Vingt, il devenait plus agressif avec elle, la moindre de ses incartades le faisait exploser – surtout quand ce faux pas avait trait aux hommes. Insupportable ! Il avait décidé de longue date de l’obliger à se comporter de manière responsable et décente, de faire profil bas, pour que les gens oublient ce qu’elle avait fait, comment elle l’avait eu. Il en avait besoin pour vivre comme ses copains. Il avait besoin d’une vie comme les autres.

Radwân surveillait sa mère. Parfois il la frappait, jamais fort, il lui assénait de petites tapes rapides qui ressemblaient davantage à une menace qu’à de réels coups. Mais la dernière fois il l’avait battue violemment, et il ne s’en est pas voulu, il faut dire qu’en rentrant de l’école il l’avait surprise avec un homme, à la maison, alors qu’elle était censée être chez Mama Adiba. Il avait treize ans alors. Il ne lui a pas demandé qui était l’homme, ni ce qu’il faisait avec elle à une heure où, lui, devait être en classe (c’est à peu près de cette époque que date l’absentéisme scolaire récurrent de Radwân. Il ne supportait plus l’école. C’était une prison). Elle avait donc profité

de son absence à des fins quelconques. Et il en a déduit que chaque fois qu'il n'était pas là, elle en profitait.

“Pour qui elle se prend ? Mais c'est qu'elle joue à la dame en plus !” Quelle idée en effet de recevoir des visites avant midi. Il ne manquait plus qu'elle prenne une bonne.

Radwân ne lui a pas demandé qui c'était, ni ce que faisait l'inconnu chez elle, il s'est contenté de se ruer sur lui dès l'instant où il l'a vu, assis là comme si c'était un intime.

“Pas gêné le mec !”

L'homme avait investi le canapé dans lequel Radwân regardait généralement la télévision. Il était affalé, les fesses glissées en avant, dans un complet laisser-aller. Il ne s'est même pas levé pour le saluer. Radwân a eu l'impression d'être transparent, d'être, lui, l'étranger qui s'invite à l'improviste. Alors il lui a foncé dessus sans prévenir. Il ne lui a pas laissé le temps de comprendre ce qui lui arrivait, et l'autre n'a eu d'autre choix pour se tirer d'affaire que de vider promptement les lieux. Après avoir laissé filer l'homme (*et bon débarras !*), il s'est tourné vers sa mère et l'a frappée avec une force dont elle n'avait pas l'habitude venant de lui. Avant, il se mettait réellement en colère mais ses coups étaient feints, il faisait comme si. Il faut dire que l'injonction de Mama Adiba se mettait à siffler à ses oreilles chaque fois qu'il levait la main sur sa mère : Dieu a prescrit la bonté à l'égard de vos père et mère ! (*Wa bil wâlidayn ihsânâ !*)

Sikirida est parvenue à lui échapper, elle aussi, en s'enfuyant dans l'appartement d'Adiba auprès de qui elle a trouvé protection. Il l'y a suivie mais n'a pas osé la frapper. Radwân ne frappe pas sa mère quand il est

chez Mama Adiba ou en sa présence. Adiba est d'ailleurs parvenue à le calmer, à faire redescendre la pression. Ensuite, il est sorti et a rejoint ses copains là où ils ont coutume de se retrouver, sous le grand eucalyptus dans une rue adjacente à la rue Mouaouad. Il a passé toute sa journée là-bas.

Adiba s'est saisie de l'occasion pour réprimander une nouvelle fois Sikirida après le départ de Radwân, lui répétant qu'elle n'avait pas à recevoir d'homme s'il n'y avait pas quelqu'un d'autre chez elle, que ce soit Radwân ou n'importe qui d'autre.

Adiba le lui répète sans cesse : Satan se glisse toujours entre l'homme et la femme quand ils se retrouvent tous deux seuls. Mais un jour, Sikirida lui a opposé une question inattendue en la renvoyant à sa propre sexualité :

— Et toi, tu ne faisais pas de *sex* à mon âge ?

— Si ! a-t-elle fini par répondre l'air moqueur, et après un instant de surprise, voire de choc. Et même que je tombais régulièrement enceinte sans savoir qui était le père ! a-t-elle ajouté.

Il va sans dire qu'Adiba n'ose pas tenir de tels propos en présence de Radwân, non qu'elle ait peur de lui, mais plutôt peur pour lui, peur de le froisser, elle qui a tout fait, et qui continue à tout faire, pour qu'il vive bien le fait d'être fils, et qu'il ait une existence ordinaire, semblable à celle des autres enfants. En même temps, tout ne dépend pas d'elle dans cette histoire. Au début elle a essayé de lui mentir en embellissant ce qui est arrivé à sa mère, comment elle était tombée enceinte de lui. Elle lui a dit que l'homme qui l'a engrossée avait abusé de sa crédulité, il lui avait fait croire qu'il l'avait vraiment épousée, affirmant que les choses se passaient ainsi

chez nous, ce n'était pas comme en Éthiopie, il suffisait que l'homme dise à la femme "Tu es ma femme" pour qu'ils soient légalement mariés. Voilà ce qu'elle a dit à Radwân, ajoutant que sa mère ignorait nos usages, ne savait pas ce qui se faisait, ne se faisait pas. Et quand cet homme, celui qu'elle croyait être son mari, a su qu'elle était enceinte, il a pris peur et a quitté le pays, à moins qu'il n'ait été enlevé ou tué. Il s'est volatilisé, personne n'a su où il était passé, ni même s'il était encore en vie. Il a intégralement disparu... Et après, ta maman a été mariée à un brave monsieur pour que tu aies un père et que tu puisses être sur les registres officiels de l'État. C'était un mariage pour la forme qui a été rompu tout de suite après avoir été conclu. Ce monsieur n'a pas connu ta maman, il n'a même jamais dû entendre son nom, sauf peut-être au moment de signer le contrat du mariage provisoire. Tu n'es donc pas un enfant illégitime comme le prétendent ces gosses, des enfants des rues. Avec ce qu'ils osent dire de toi, ce n'est pas toi mais eux les enfants du péché – mon Dieu je ne devrais pas dire des choses comme ça.

Tout le monde était à peu près habitué à l'idée que Radwân était le fils du hasard, on ne savait pas qui était son père, mais on ne le laissait pas pour autant tranquille avec ça, et ses copains surtout tiraient à l'envi sur cette corde sensible.

Il y a quelques jours seulement, un de ses camarades l'a piqué au vif à l'école, en l'appelant Fils des Vingt ! Radwân est rentré furieux, sur le point d'exploser. Sa mère était chez Mama Adiba, alors il a allumé la télé et s'est laissé distraire par une émission sur le dur combat

pour la survie des animaux sauvages. Il a fini par retrouver son calme et sa bonne humeur.

Ils étaient sûrs que ce nombre, déterminé après une investigation prolongée (ce petit jeu les ayant passionnés), était en deçà de la réalité, elle avait sans doute couché avec beaucoup plus d'hommes en neuf ans. En effet elle avait eu Radwân au bout de dix ans de vie au Liban.

Personne n'est parvenu à savoir lequel de ces vingt amants avérés était son père, aussi ils l'ont baptisé le Fils des Vingt. Ayant trouvé ce surnom sympa (*mahdoun*) et blessant à souhait, ils ont eu vite fait de l'adopter et de le dégainer aussi souvent qu'ils souhaitaient s'amuser à le *casser*.

Une fois, Mama Adiba est allée voir la mère d'un de ses copains, de deux ans son aîné, et s'est plainte auprès d'elle de son fils qui avait insulté Radwân. Une autre fois, elle a menacé des pires conséquences la mère d'un garçon qui s'était montré extrêmement vexant envers lui. Comme il avait remis ça, elle est retournée la mettre en garde : si cela ne cessait pas, elle divulguerait la liste de ses aventures prénuptiales. Et peut-être même post... qui sait ? L'habitude est une seconde nature !

Adiba a fait tout ce qu'elle pouvait pour que ce petit se sente en sécurité, y compris réprimander sa mère chaque fois que les circonstances l'imposaient. Elle savait se montrer dure avec elle quand elle sentait que certaines limites avaient été franchies.

“Prie ! lui disait-elle, quand elle sentait que Sikirida avait besoin d'un homme. On doit bien prier dans votre religion.”

“Prie à ta manière”, lui répétait-elle lorsqu’elle la devenait tourmentée par le désir.

“Moi je priais pour que ma chair ne me fasse pas souffrir. Je me détournais de pareils besoins en priant ou en jeûnant. Le jeûne guérit l’âme, lui donne de la force.”

“Jeûne donc !” disait Adiba à Sikirida.

“Je jeûnais quand j’avais besoin de mon mari. Et puis, il faut être intelligente quand on est une femme, il faut savoir se débrouiller sans tomber dans le péché. Les anges se détournent de la femme adultère et des lieux qu’elle fréquente. Il ne faut pas commettre l’adultère. Que le Seigneur me pardonne d’avoir dit ce mot. Dieu nous l’a défendu, la nature elle-même le réprouve. Dieu a fait l’animal fidèle. Comment donc ne le serait-on pas, nous, les êtres humains, ce qui lui est le plus cher dans la création, de plus cher et de plus noble ?”

“Tu n’as donc jamais entendu parler de l’enfer ? Des flammes de l’enfer ?”

Bien sûr, Adiba est une femme. Le fait d’avoir quatre-vingts ans passés n’y change rien, elle n’oublie pas comment elle était à l’âge de vingt, trente, quarante ans, et même à cinquante ou soixante. Elle sait ce que ressent une femme plus jeune, comme Sikirida, d’autant qu’à son âge son mari travaillait et vivait en Afrique, il revenait la voir une fois l’an, tout au plus. Les hommes arrivent à se dépatouiller avec la chose, ils peuvent se débrouiller avec n’importe quelle femme. Par contre, quand on est une dame sérieuse, de bonne famille, on ne peut pas les imiter et s’arranger avec le premier venu.

Voilà pourquoi Adiba cherchait une solution pour faire éviter à cette femme l’épreuve de luxure. Mais comment ? En la mariant ? Peut-être. Mais à qui ? Qui irait

demander la main d'une étrangère qui n'avait ni père, ni frère, ni mère sur place, une adultère de surcroît ?

Et puis, si elle se mariait et avait beaucoup d'enfants elle ne pourrait plus être sa domestique. Or Adiba avait besoin d'une servante, et ce ne pouvait être que Sikirida.

Et Radwân alors ? Le prendrait-elle avec elle si sa mère se mariait ?

Radwân... qu'Adiba chérissait comme s'il était son septième enfant. Radwân dont elle avait permis l'existence, et que Dieu compterait au nombre de ses bonnes actions, lui pour lequel elle serait récompensée au centuple.